MONSEIGNEUR GUERTIN
Évêque de Manchester

La Langue Française ET LE Christianisme

—

"TENE QUOD HABES"

TRACT No 3
DE LA
LIGUE DE RALLIEMENT FRANÇAIS
EN AMÉRIQUE

B.C.
1919
40
QL
CCDD

LIGUE DE RALLIEMENT FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

FONDÉE LE 23 JANVIER 1919

Mot d'ordre : "TENE QUOD HABES"

Président d'Honneur : **M. l'abbé G. A. Rainville, Salem, Mass.**
Président Général : **M. l'abbé J. J. Richard, Nashua, N. H.**
1er Vice-Président : **M. l'abbé J. S. Fortin, Woonsocket, R. I.**
2d Vice-Président : **M. l'abbé C. Villiard, Woonsocket, R. I.**
Secrétaire-Général : **M. l'abbé Henri Beaudé, Manchester, N. H.**
Asst.-Secrétaire : **M. l'abbé A. O. Poirier, Manchester, N. H.**
Trésorier-Général : **M. l'abbé Horm. Tétreau, Nashua, N.H.**

Comité des Finances :

M. l'abbé L. J. A. Doucet, Manchester, N. H.
M. l'abbé A. Prince, Woonsocket, R. I.
M. l'abbé L. C. Bédard, Beverly, Mass.

Comité des Relations Extérieures :

L'Hon. Adélard Archambault, Woonsocket, R. I.
M. l'abbé J. A. Fauteux, Woonsocket, R. I.
M. J. A. Favreau, Boston, Mass.
M. Wilfrid J. Lessard, Manchester, N. H.

Comité de Censure :

Les membres du Comité Exécutif :

M. l'abbé Geo. Courchesne, S. Th. D., Manchester, N. H.
M. J. H. Guillet, Lowell, Mass.
M. l'abbé Alfred Constant, S.TH.D., Rochester, N. H.
M. Adolphe Robert, Manchester, N. H.

Avant-Propos

«Un congrès de la Langue française au Canada, qui avait fièrement proclamé, dès la séance d'ouverture, Monseigneur l'Archevêque de Québec, premier Président d'honneur de notre Congrès de 1912, ne peut pas ne pas être un congrès catholique. » La messe solennelle, par laquelle débutèrent les fêtes du dernier jour de ce Congrès, vint apporter une confirmation éclatante à cette déclaration de Sa Grandeur Monseigneur Bégin.

Le Congrès de la Langue française tenait à couronner par des actions de grâces nationales rendues au Divin Maître des peuples et des patries la série brillante de ses manifestations sans pareilles.

La Messe du congrès fut donc célébrée, en l'église cathédrale, la Basilique de Notre-Dame de Québec, le dimanche, 30 juin, à 9 heures du matin. comme l'acte de reconnaissance de toute une race pieuse, pour les bienfaits déjà reçus de la Providence maternelle, et le témoignage de sa filiale confiance dans les faveurs insignes sollicitées pour l'avenir, à la gloire de Dieu comme au bien-être de son peuple.

A cette messe, Monseigneur Bégin, archevêque de Québec, occupait son trône métropolitain, assisté de messieurs les abbés Philippe Perrier, de Montréal, et Émile Cloutier, des Trois-Rivières.

Le célébrant fut Monseigneur Mathieu, évêque de Regina, Sask., ancien recteur de l'Université Laval à Québec, ayant comme prêtre assistant M. l'abbé Camille Roy, comme diacre et sous-diacre, messieurs les abbés F. Saint-Pierre et H. Nicole.

Après l'Évangile, Monseigneur Guertin, évêque de Manchester, New-Hampshire, É.-U. A., le seul évêque d'origine canadienne-française aux États-Unis, prononce le sermon du jour, une pièce d'éloquence

sacrée « de haute tenue littéraire et de chaude inspiration patriotique », dont la presse a rapporté qu'elle eût « plus d'une fois soulevé les applaudissements de la foule compacte qui remplissait l'église, si l'on ne se fût trouvé au sein de la majesté de l'office divin ». C'est ce magnifique discours que la *Ligue de Ralliement français* en Amérique a le plaisir et l'honneur de faire figurer dans la série de ses tracts, à la demande de Monseigneur Huertin lui-même, qui donne ainsi à notre œuvre un témoignage de haut encouragement et de sympathie.

La Laugue Française et le Christianisme

DISCOURS PRONONCÉ EN LA BASILIQUE DE QUÉBEC, LE 30 JUIN 1912

Posui verba mea in ore tuo, et in umbra manus meae protexi te, ut plantes cœlos et fundes terram, et dicas ad Sion : populus meus es tu.

Je mets mes paroles dans ta bouche et je te couvre de l'ombre de ma main, pour étendre de nouveaux cieux et fonder une nouvelle terre, et pour dire à Sion : tu es mon peuple.

Isaie.

Messeigneurs,

Mes frères,

La langue française a joué, et joue toujours un si grand rôle, dans l'expansion de l'idée chrétienne à travers le monde, que ce n'est commettre aucune profanation que de la louer dans une église, en présence des saints autels, et de déployer en son honneur toutes les pompes de notre liturgie sacrée. Aussi, invité par celui qui a été l'âme et la tête dirigeante du Congrès du Parler français à prendre la parole, en la cérémonie religieuse par laquelle ce Congrès va se terminer, mon sujet est tout tracé, et c'est de la fonction auguste de notre langue que je veux vous entretenir pendant quelques instants.

Certes, les raisons de l'aimer, de l'admirer, d'en être fiers, d'y être fidèles, ne nous manquent pas. La première de ces raisons est peut-être tout simplement que cette langue est la nôtre, celle de nos origines, de nos premiers bégaiements, la langue de notre père et de notre mère, qui a retenti autour de notre berceau, et dans laquelle nous furent apprises nos prières enfantines. Et si ce motif de sentiment ne suffisait pas pour nous la rendre chère à tout jamais, l'on pourrait en invoquer d'autres, tirés de sa beauté, de ses formes esthétiques, de ses rares qualités de nombre, d'harmonie, de clarté, de précision. Un grand poète français, dans un ouvrage plein de lyrisme, encore qu'écrit en prose, la déclarait être la plus merveilleuse des langues de l'univers, parce que c'est la seule où les éléments constitutifs du langage soient dans un parfait équilibre. Les autres sont ou trop musicales ou trop gutturales, trop rudes ou trop sonores. Le français allie la douceur à la force, les rythmes suaves aux fermes contours, et sa physionomie essentielle semble bien faite d'ordre et de mesure, de juste proportion; n'est-il pas aussi la langue de la diplomatie internationale? Et dans tous les pays civilisés, n'est-ce pas regardé comme de bon ton de le savoir? N'est-ce pas une distinction de pouvoir le parler? Dans la haute société américaine, par exemple, l'on se fait une gloire de l'apprendre et de le pratiquer. L'on estime que la culture ne serait pas complète sans lui, que lui seul donne à l'éducation son affinement, sa grâce achevée; et dans les salons, dans le monde où l'on cause, le parler de France sert d'expression à la politesse des sentiments et à l'échange des idées.

Mais par-dessus toutes ces raisons naturelles que nous avons d'être attachés à notre langue maternelle et de l'aimer, de l'admirer de tout cœur, il en est une d'un caractère supérieur, et qui éclipse en quelque sorte les autres ou les relègue à l'arrière-plan. Quand même notre parler ne se recommanderait pas par ses qualités de mesure, de souplesse et d'ardeur, de subtile énergie et de discrète sonorité, il aurait droit à

notre vénération la plus profonde pour les services qu'il a rendus à l'Église, et pour s'être fait l'écho, l'instrument du Verbe divin, dans la civilisation chrétienne des peuples.

I

Par un dessein mystérieux, que l'œil humain ne peut scruter, Notre Seigneur Jésus-Christ avait borné son apostolat personnel aux brebis perdues de la maison d'Israël. Une fois, il s'était avancé jusque sur les terres des Chananéens. Et vous connaissez la réponse qu'il fit à une pauvre femme du pays, qui l'implorait de guérir sa fille : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. » Ceci indiquait nettement qu'il entendait circonscrire son ministère aux limites de son pays. Les nations étrangères auront leur tour; déjà son regard les cherchait au fond de l'avenir, et les voyait venir à lui. « En vérité, en vérité, je vous le dis, il en viendra de l'Orient et de l'Occident. » Et devant cette perspective, il éprouvait une sorte d'enthousiasme. Mais il allait laisser à ses disciples le soin de les appeler et de les faire entrer dans son bercail. Aux apôtres, à saint Paul plus particulièrement, allait échoir l'œuvre de l'évangélisation des Gentils. Le peuple élu n'ayant pas voulu recevoir son Sauveur, et s'étant enfoncé dans l'aveuglement, d'autres nations recevraient la lumière divine et remplaceraient la race déicide.

Or, deux langues se partageaient ces grandes agglomérations que l'on désignait sous le nom de Gentils, et qui représentaient toute la civilisation d'alors. Dans le vaste champ que la volonté du Maître ouvrait au zèle enflammé des prêcheurs de la bonne nouvelle, deux idiomes régnaient en souverains. Chacun était parfaitement organisé, chacun comptait un long passé de gloire. La langue hellénique avait atteint au plus haut degré de son développement avec les poèmes d'Homère; et ses grands philosophes, Platon surtout, par l'élan, la sublimité de leurs spécula-

tions métaphysiques, avaient introduit dans son essence des éléments qui l'avaient comme prédisposée à devenir, un jour, l'organe officiel de la vérité religieuse. La langue romaine avait produit aussi ses poètes, Ovide, Lucrèce, Virgile, ses penseurs, Sénèque, Cicéron — en attendant Marc-Aurèle — et toute une lignée d'admirables historiens. Moins riche et moins imagée que la précédente, elle était cependant incomparable pour rendre la pensée impériale en tout ce qui avait trait aux choses de gouvernement, comme aussi pour enfermer en une formule lapidaire les questions juridiques.

Voulant donc faire accepter de ces nations païennes la révélation surnaturelle et les convertir à la foi chrétienne, les apôtres s'emparèrent de la langue qu'elles parlaient. Le seul moyen d'arriver jusqu'à l'esprit et au cœur d'un peuple, c'est de se servir des vocables qu'il a lui-même formés et qui reflètent son âme, sa mentalité, sa vie. Et dès lors, les mots grecs et romains commencèrent d'exprimer les vérités du salut, de se prêter à rendre les conceptions religieuses dont l'humanité était redevable au Verbe fait chair. La prise de possession de ces langues par l'Esprit de Dieu fut si complète, elles se plièrent si bien à exprimer toutes les nuances des idées nouvelles, qu'on eût dit qu'elles n'avaient jamais eu d'autres objet. Leur adaptation au christianisme se fit comme naturellement et elles devinrent l'instrument non seulement de l'Évangile, mais encore de cette science qui a pour base la parole de Dieu telle qu'on la trouve dans le Livre des révélations, et dont la raison humaine éclairée par la foi édifie les spéculations. Le verbe hellénique et le verbe romain semblèrent même puiser un renouveau de vie dans ce contact avec la pensée divine; l'Évangile les rajeunissait en les pénétrant et en se les assimilant. Ces langues classiques, que les génies païens avaient fixées et illustrées, poussèrent une floraison merveilleuse d'œuvres qui ne le cédaient en rien, pour la splendeur de la forme, aux réalisations antiques, et qui avaient en plus le mérite d'apporter

au monde la vérité absolue. Toute une littérature religieuse, mystique, théologique, est née de cette alliance du christianisme avec les magnifiques idiomes qui reflétaient alors la civilisation orientale et européenne. Ce serait méconnaître l'histoire que de nier les services que l'Église en a reçus. N'est-ce pas dans ces langues que tous nos dogmes ont été définis? N'est-ce pas aux Pères de l'Église grecque et latine que l'on doit ce monument appelé la théologie catholique? Pendant des siècles, la langue d'Homère et celle de Cicéron servent d'organes officiels à la pensée ecclésiastique et sont les grands moyens d'apostolat et de conversion des peuples.

Avec l'ère moderne commence un nouvel ordre de choses. Il se fait des révolutions dans l'ancien monde. La civilisation hellénique s'est effondrée et la puissance romaine croule à son tour. De leurs débris se forment d'autres peuples; l'empire matériel passe en d'autres mains; le règne de la pensée suit d'autres orientations. Il y a partout une fermentation qui annonce que l'histoire recommence. Les langues grecque et romaine se figent, se cristallisent. Elles sont désormais immuables, classiques; leur vie est close; elles appartiennent au passé; elles deviennent objet d'étude pour le lettré, le savant, mais sont hors d'usage dans les relations quotidiennes. Elles ne sont plus que l'écho encore magnifique de peuples morts. L'Église catholique conserve le latin pour ses actes administratifs et pour sa liturgie. Sa législation s'est fixée dans cette langue admirablement adaptée aux idées de droit. Mais, pour se faire entendre des peuples, il faudra qu'elle ait recours à un autre idiome. Le grec et le latin ne sont plus des instruments de conquête.

II

Cependant, l'Église ne peut renoncer à ses entreprises conquérantes. Des peuples nouveaux sont nés sur les ruines des anciens. Le catholicisme va-t-il

s'enfermer en sa vie intérieure, et refuser de prendre contact avec ces races qui s'éveillent pour remplacer les civilisations disparues ? L'apostolat n'est-il pas plutôt la loi de son essence ? N'est-il pas tenu de trouver le chemin des âmes, à travers tous les âges et tous les bouleversements sociaux, pour leur apporter la parole éternelle ?

Quelle langue l'Église adoptera-t-elle donc comme moyen de communication avec l'Europe renouvelée ? De tous les idiomes qui sont en train d'éclore, sur lequel va tomber son choix ? Lequel lui paraîtra le plus propre à se laisser façonner par son enseignement, le plus apte à subir son empreinte divine ? Lequel se trouvera le plus voisin des langues classiques qu'elle abandonne, et, devenu héritier de leur richesse, pourra le plus facilement tenir le rôle religieux qui leur était dévolu ? Laquelle des nations modernes aura à la fois l'âme la plus chrétienne et un langage davantage pétri de vérité ? Où rencontrer une langue qui soit non seulement celle d'un peuple, mais qui devienne celle de tout un continent, celle du monde; une langue qui ait comme une tendance innée à déborder ses frontières, qui se laisse facilement accepter de l'étranger, tellement charmeuse que les plus réfractaires ne résistent pas à sa séduction, tellement souple et insinuante qu'elle pénètre partout sans effort, qui soit comme naturellement faite pour servir de lien entre les nations, une langue agile et expansive ? Car le Verbe de Dieu veut courir, il veut voler, il est impatient de retentir dans l'univers. Pour se faire connaître des peuples et pour les subjuguer, il lui faut un instrument malléable, docile à son action, tout pénétré de sa vertu, une puissance éminemment diffusive et irradiante.

O langue française, c'est toi qui as été l'élue du Seigneur ! Le Christ Jésus t'a prise dans ton berceau et t'a sacrée de ses mains pour être son porte-parole. C'est toi qui as eu l'incomparable honneur d'être désignée pour succéder aux idiomes d'Athènes et de Rome dans la propagation de l'Évangile. C'est

toi, l'ange du salut et le missionnaire des nations. C'est par ton ministère que l'Église catholique, dès l'ouverture de l'ère moderne, et jusqu'à nos jours, a chanté ses plus belles victoires. Déjà précieuse à nos yeux parce que tu incarnes la patrie, les traditions des ancêtres, tu l'es bien davantage à cause de ces fleurons de gloire que tu as suspendus au front de notre Divin Maître. Marqués du sceau du christianisme, tes vocables ailés se sont disséminés à travers le vieux monde, ils ont franchi les mers, se sont posés sur tous les continents, éveillant partout des échos religieux, y semant la vie surnaturelle.

Issue directement du grec et du latin, de formation essentiellement classique, la langue française, en effet, se trouvait donc entrer dès l'origine en possession immédiate des trésors mystiques que ces idiomes recélaient. N'est-ce pas Tertullien qui parle de ces âmes qui sont naturellement chrétiennes? Ce mot est vrai du parler français. Prenant sa source dans ce génie gréco-romain dont la littérature, si belle en soi, avait eu encore l'insigne privilège d'exprimer les dogmes, de réduire la doctrine catholique en ses formules définitives et de se voir sanctifié par la vertu du Christ, il s'est trouvé, de par sa naissance, en complète harmonie avec la vérité surnaturelle, apte à en traduire les mystères. Les mots dont il est formé surtout, les verbes antiques dont il émane, ayant subi les premiers l'initiation chrétienne, le lent façonnement aux choses ecclésiastiques, rien d'étonnant à ce qu'entre la religion et lui les affinités les plus intimes et les plus directes se soient déclarées dès l'origine. Car les mots ont une âme, ce sont des organismes. Et les vocables grecs et latins s'étaient chargés, au cours des siècles, de trop pure essence chrétienne pour n'en pas infuser dans cette langue française, la première des langues dites romanes, née pour ainsi dire de leur sang, continuatrice légitime des traditions d'élégance, de beauté, d'harmonie auxquelles ils avaient accoutumé le monde.

Bien plus, la France avait été baptisée longtemps avant d'avoir son langage à elle. C'est la fille aînée de l'Église. Son verbe était encore en fusion, n'avait pas encore jailli hors du creuset où sa substance s'élaborait et s'affinait, que déjà le Christ possédait l'âme de la nation. Et puisque la langue d'un peuple est le reflet de sa pensée, le miroir où se peint sa vie intime, et qu'elle est créée à son image et à sa ressemblance, de nos ancêtres chrétiens n'a pu sortir qu'une langue chrétienne, et chrétienne dès le berceau, dès son premier souffle. Aussi, de toutes les littératures modernes, la nôtre est celle qui compte les œuvres religieuses les plus anciennes et les plus vénérables. N'est-elle pas aussi, et de beaucoup, la plus riche, la plus féconde à cet égard? La nomenclature des travaux inspirés par la foi, la piété, la défense de l'Église, l'ardeur apostolique, à nos écrivains, à nos orateurs et à nos poètes, serait infinie. Dans tous les siècles, les monuments de cette nature sont en grand nombre. A certaines époques, ils abondent, et l'histoire littéraire alors tient toute entière dans des ouvrages de mystique ou d'éloquence chrétienne. Depuis le seizième siècle, en particulier, les productions les plus magnifiques de notre langue sont consacrées à la gloire du catholicisme. Notre littérature a atteint son apogée, sa période dite classique, avec des œuvres qui avaient Dieu et la religion pour objet. Qu'est-ce que Bossuet, par exemple, sinon le représentant le plus auguste et le plus parfait de notre génie? Et Bossuet a-t-il jamais écrit ou jamais parlé pour d'autres fins que pour faire connaître le catholicisme, pour en faire resplendir la majesté, pour le venger des attaques de ses ennemis? Il n'est pas une ligne de ses ouvrages qui n'ait un caractère sacré, qui ne porte une empreinte divine. Que de noms illustres, contemporains de celui-ci, ou plus voisins de nous, pourrions-nous mentionner, et à qui nous devons des réalisations absolument achevées comme art et toutes destinées à promouvoir les intérêts du christianisme! Il semble bien que toute la théologie des Pères et des Docteurs ait été repensée

par nos grands écrivains, que tout le mysticisme des ascètes primitifs ait été condensé chez nous en formules précises, que toute la foi, toute la piété, toutes les vertus, tous les dogmes, tous les mystères, en un mot tout ce qui constitue le catholicisme, tout ce qui en fait l'essence et la vie, que tout cela ait été étudié, expliqué, commenté, analysé, enrichi d'aperçus nouveaux, pénétré de saveur et de clarté, par le ministère de la langue française; tout le catholicisme est enclos en notre verbe.

Or, est-il possible de calculer l'énorme influence que de telles œuvres ont exercée et exercent encore dans le monde des âmes? Qui peut dire de quel secours elles ont été pour l'expansion de la civilisation chrétienne? Une nation qui possède une littérature religieuse aussi abondante, quand sa langue d'ailleurs a ses entrées partout et jouit des qualités de sympathie qui la rendent naturellement désirable, est sûre de compter parmi les meilleurs ouvriers du progrès par le christianisme. Car ce n'est pas d'hier que le français est considéré comme l'idiome de la distinction et de la culture. Voilà des siècles qu'en Europe tous ceux qui se piquent de savoir, le pratiquent et se tiennent au courant de ses plus belles créations. Et comme la plupart de ces créations sont marquées du sceau divin et servent d'enveloppe à la pensée religieuse, il est bien permis d'affirmer que c'est le génie français qui a le plus contribué à faire du vieux monde un continent chrétien et à le nourrir de la substantifique moelle de l'Évangile. Il y a ceci d'extraordinaire dans l'histoire des lettres françaises : la décadence littéraire y coïncide avec la diminution de l'esprit chrétien, tandis que les périodes les plus glorieuses à cet égard furent en même temps celles où l'âme de la race était davantage imprégnée des vertus de son berceau, baignée de grâce. Tant il est vrai que notre parler semble fait pour exprimer la vérité du Christ ! C'est là sa vocation, j'allais dire sa raison d'être. Quand il s'en écarte, il perd la qualité de sa trempe, ses vocables s'amollissent, se vident de leur sens. Forgés surtout

pour servir d'instrument aux notions surnaturelles, ils ne prennent leur charme, leur éclat, leur solidité que dans l'accomplissement de leur mission auguste.

A côté du verbe écrit, il y a le verbe parlé. A côté de la prédication par le livre, il y a l'apostolat personnel. Et une voix éloquente vous dira ce soir tout ce que le catholicisme doit à l'action française. Notre race est essentiellement expansive, communicative. Notre âme n'est pas une âme de réserve, de concentration, de tranquille possession de soi. Le sang latin met en nous quelque chose d'exubérant, une ardeur qui demande à se manifester. Il faut que nos impressions paraissent au dehors, que les autres partagent nos sentiments: quand nous avons une idée, nous aimons à y rallier les esprits. Par tempérament, l'âme française est apostolique. Et, d'autre part, — c'est Ozanam qui l'a affirmé — Dieu lui a dispensé le génie de l'éloquence. Si nos œuvres écrites sont admirables, nos œuvres oratoires sont les plus parfaites après celles de l'antiquité. Or, ce que ces deux forces, — esprit communicatif et agissant, don naturel de parole — mises au service de la foi, ont opéré par l'univers de merveilles chrétiennes, il appartient à un autre de nous l'exposer. Je veux seulement toucher en passant à notre propre histoire, à celle de tout le continent nord-américain, si ce n'est ce coin de terre là-bas, vers le sud-ouest, qui échut en partage à une autre branche de l'âme latine.

Quels sons ont d'abord frappé nos rivages et réveillé des échos dans nos forêts primitives ? De quelle nation étaient ceux qui vinrent ouvrir ces contrées à la civilisation chrétienne ? Sous quels vocables l'Évangile a-t-il été prêché aux barbares qui les peuplaient ? Qui sont ceux qui ont annoncé le vrai Dieu à ces infidèles ? De quel sang étaient les pontifes qui ont occupé les premiers évêchés, non seulement dans les limites du Canada, mais même dans l'union américaine ? Et encore aujourd'hui, pour accomplir la tâche pénible de convertir les derniers sauvages de l'Ouest, à qui

s'adresse-t-on ? ou plutôt qui sont ceux qui y viennent s'offrir d'eux-mêmes ? En quels termes les barbares apprennent-ils à prier ? Quels sont les hommes qui incarnent à leurs yeux le christianisme ? Quelle est la langue qu'ils regardent comme l'instrument du salut ? Et j'ose ajouter, puisque je n'en suis que par le cœur et le souvenir, et que la Providence a placé mon berceau et planté ma tente sous un autre ciel, oui, j'ose ajouter, dans la sincérité de mon admiration : y a-t-il une province qui donne plus de consolation à l'Église, où l'esprit chrétien soit plus vivant, plus près de ses origines, où le sens religieux soit plus intense que cette province de Québec, essentiellement française ?

Messeigneurs,

Mes frères,

« *Posui verba mea in ore tuo.* J'ai placé mes paroles dans ta bouche. » Il semble bien que ces mots du prophète aient trouvé leur accomplissement au sein de la nation française et que la charge annonciatrice de l'Évangile ait été conférée spécialement à notre langue. Qu'elle s'en soit acquittée avec honneur et avec zèle, les faits sont là pour le démontrer. Nous n'avons pu jeter sur l'histoire qu'un coup d'œil trop rapide. Il a dû suffire cependant pour nous convaincre que notre parler a été semeur de civilisation chrétienne dans l'univers, et que c'est par lui surtout que le Verbe de Dieu a jeté ses accents. Les longs services qu'il a rendus ainsi à l'humanité lui assurent la gratitude de toutes les âmes croyantes. Et il ne peut être permis à aucun catholique d'ignorer ou de déprécier le rôle qu'il a rempli. Une langue ne se fait pas à ce point libératrice d'erreurs et dispensatrice de vérités, parmi les Gentils, sans être regardée comme une des forces du catholicisme, et sans avoir droit au respect de tous les fidèles. Rien n'indique, d'ailleurs, que l'Esprit divin se soit retiré d'elle et qu'elle ait fini son action bienfaisante. Dans ce cher Canada, en particulier,

un champ immense lui est ouvert. Elle n'a pas seulement à vivre sur ses conquêtes, elle peut aspirer à les étendre, et nous le souhaitons pour elle, puisque son accroissement signifierait progrès du règne du Christ. Dans la Nouvelle-Angleterre, elle est libre et agissante aussi.[1] Notre cœur se réjouit de la voir s'y développer et reculer ses frontières. Chaque pas qu'elle fait en avant est autant d'ajouté à l'héritage du Père de famille et du Maître de la maison.

Qu'elle se conserve donc, qu'elle vive et qu'elle s'épure, qu'elle se fortifie et qu'elle s'épande, et surtout qu'elle reste fidèle à sa vocation essentielle, qui est de verser aux nations la lumière, la vérité et la vie !

Ainsi soit-il !

[1] Inutile de rappeler que ceci était prononcé en 1912. Cette affirmation ne s'accorde plus guère avec les mesures prises par les promoteurs de l'*américanisation* à l'effet de supprimer de l'enseignement primaire dans les divers états de l'Union toute autre langue que l'anglais. Le verbe de France se trouve donc compris dans cet ostracisme stupide et sectaire. Mais la lutte pour lui assurer sa place au soleil et lui conquérir son droit de cité, est engagée sur tous les fronts. C'est le but précis de notre *Ligue* de mener le combat en faveur d'une cause qui est celle du droit naturel, du bon sens, de l'histoire, et des véritables intérêts politiques, économiques, sociaux, du peuple américain. Notre avenir religieux, et c'est la raison essentielle, demandait d'ailleurs que nous nous levions en masse pour faire renverser une mesure aussi absurde et aussi contraire à la liberté humaine. La conclusion de la thèse historique, développée ici par Monseigneur l'Évêque de Manchester, montre en effet jusqu'à l'évidence que ce n'est pas le christianisme catholique qui gagnerait à la disparition, *à la mort* d'une langue aussi imprégnée d'essence divine que la langue française.

Note de la L. R. F. A.

LIGUE DE RALLIEMENT FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

I. L'heure est grave pour tous les Français d'Amérique. Nous sommes menacés dans nos intérêts les plus chers. Le problème qui se pose devant nous peut se définir à l'aide des mots célèbres : Etre ou ne pas être. Un vaste mouvement d'anglicisation par l'école se prépare : en certains milieux, il est déjà lancé. La vague d'assaut s'en vient, et ses larges ondulations balaieront, si nous n'y prenons garde, le trésor sacré de notre langue maternelle. C'est au nom d'un sophisme que se fait cette campagne : Sous prétexte de nous "américaniser", l'on veut nous frapper de mort ; et jamais peut-être le noble mot de patriotisme n'aura été davantage profané, car il sert ici à ocuvrir un plan qui est la négation pure et simple de ce sentiment.

II. Que, dans un pays où l'anglais est la langue officielle, la langue de la politique et des affaires, il faille apprendre l'anglais, nous le concédons, et nous l'avons d'ailleurs toujours fait. Qu'une langue commune serve de terrain d'entente entre les diverses races qui sont venues chercher aux Etats-Unis la paix dans la liberté, et puisse favoriser l'éclosion et l'expansion d'un état d'esprit national, nous l'admettons également. Mais que, pour arriver à cette fin légitime, — la cohésion en faisceaux des forces ethniques variées disséminées dans toute l'étendue du territoire américain, — chacun des éléments hétérogènes doive renoncer à la langue de ses pères pour s'en tenir uniquement et absolument au seul parler anglais, — voilà le sophisme qui insulte au bon sens ; et toute mesure basée là-dessus est à la fois déraisonnable, injuste, oppressive.

III. En conséquenc, nous, Français d'Amérique, reconnaissons la nécessité d'organiser une résistance pacifique, ferme, loyale, aux tentatives d'assimilation qui se voilent sous des apparences illogiques et trompeuses. Notre patriotisme a toujours été au-dessus de tout reproche ; notre fidélité au drapeau étoilé a été scellée dans le sang de nos fils et de nos frères ; notre adaptation à la langue anglaise s'est toujours accomplie avec une facilité qui a étonné ceux-là seuls qui ignoraient que, la langue française étant la source et comme la racine de l'anglais, savoir le français donne la clef du parler anglais. Quant à renoncer à cultiver notre langue maternelle dans nos écoles, quant à la supprimer de notre enseignement primaire, cela "non possumus", nous ne le pouvons pas, pour toutes sortes de raisons : ce serait abdiquer notre âme, nos traditions, notre passé ; l'apostasie sur ce point entraînerait l'apostasie religieuse, ou en tout cas une grave diminution de nos convictions catholiques, "notre langue, pétrie de catholicisme, étant la gardienne de notre foi" ; les Etats-Unis eux-mêmes perdraient à cet abandon, parler deux langues valant mieux qu'en par-

ler seulement une, et la langue française étant considérée unanimement comme la plus riche et la plus glorieuse de toutes les langues modernes, comme la langue de la diplomatie et des relations internationales, comme la plus haute expression de la civilisation humaine.

IV. Nous ne pourrions pas, sans honte, sans nous abaisser à nos propres yeux, souscrire à l'abdication ; et le pouvoir public ne pourrait non plus légiférer en ce sens, et d'une manière absolue, sans violer le "droit naturel", et par suite sans "outrager notre conscience", sans porter atteinte à la vraie liberté dont le drapeau américain est le symbole, sans renier l'idéal au nom duquel ce drapeau a traversé les mers et est devenu pour tous les peuples un signe d'espérance, de libération et de salut.

V. Forts de nos droits imprescriptibles, nous avons fondé la "Ligue de Ralliement français en Amérique", pour les affirmer respectueusement et clairement en face de tous, pour travailler à les restaurer là où ils ont été méconnus, à les maintenir et à les affirmer là où ils nous sont encore assurés, à empêcher qu'on y touche là où l'on n'a pas encore osé le faire.

VI. En attendant que le développement de notre oeuvre nous fournisse des moyens d'action plus nombreux et plus étendus, notre apostolat s'exercera sous forme de "tracts" populaires, traitant sous leurs divers aspects les questions les plus pressantes et les plus essentielles à la conservation d'un héritage complexe et sacré, qu'"aucune puissance au monde n'a le droit de nous ravir", et qu'"aucune puissance ne pourra nous enlever effectivement", pour peu que nous sachions nous défendre à la lumière des principes éternels.

VII. La signature du feuillet ci-joint, et son renvoi au bureau central, constitueront l'enrôlement dans la "Ligue de Ralliement français en Amérique", et l'engagement personnel de promouvoir, par tous les moyens légaux et légitimes, l'oeuvre pour laquelle elle a été fondée. Afin de procurer l'impression et la diffusion de plus en plus large des "tracts", tout membre de la "Ligue" est prié de vouloir bien faire parvenir à notre Trésorier-général, en même temps que la feuille d'enrôlement, une contribution dont le montant est laissé à sa générosité et à son patriotisme.

Pour la "Ligue de Ralliement français en Amérique",

LE COMITE EXECUTIF.

COMITÉS RÉGIONAUX

Diocèse de Portland (Me.)

M. l'abbé A. M. Décary, Fort Kent (Me.)
M. l'abbé J. O. Casavant, Springvale (Me.)
M. l'abbé Raoul Bourbeau, Ste-Agathe (Me.)

Diocèse de Burlington (Vt.)

M. l'abbé N. Proulx, Rutland (Vt.)
M. l'abbé C. E. Prévost, Bennington (Vt.)
M. l'abbé J. M. Bastien, Newport (Vt.)

Diocèse de Manchester (N.H.)

M. l'abbé I. H. C. Davignon, Manchester (N.H.)
M. l'abbé O. J. Desrosiers, Somersworth (N.H.)
M. l'abbé Alphée Leclerc, Manchester (N.H.)
M. l'abbé N. J. Gilbert, Manchester (N.H.)

Diocèse de Boston, (Mass.)

Le R. P. Lamothe, O.M.I., Lowell (Mass.)
M. l'abbé P. H. Grenier, Marlboro (Mass.)
M. l'abbé J. B. Labossière, Lowell (Mass.)

Diocèse de Springfield (Mass.)

Le R. P. Omer Rochain, Worcester (Mass.)
M. l'abbé L. D. Grenier, Worcester (Mass.)
M. l'abbé J. A. Dalpé, Fitchburg (Mass.)

Diocèse de Fall River (Mass.)

Mgr J. A. Prévost, Fall River (Mass.)
M. l'abbé L. A. Marchand, New Bedford (Mass.)
M. l'abbé A. Carrier, Taunton (Mass.)

Diocèse de Providence (R.I.)

M. l'abbé A. Gratton, Pawtucket (R.I.)
M. l'abbé J. A. Laliberté, Central Falls (R.I.)
M. l'abbé G. Laverdière, Phénix (R.I.)

Diocèse de Hartford (Ct.)

M. l'abbé Ferd. Bédard, Putnam (Ct.)
M. l'abbé U. O. Bellerose, Taftville (Ct.)
M. l'abbé E. A. Lamontagne, Waterbury (Ct.)

Diocèse d'Ogdensburg (N.Y.)

M. l'abbé C. E. Larramée, Redford (N.Y.)
Le R. P. J. A. Sirois, O.M.I., Plattsburg (N.Y.)
M. l'abbé P. S. Garand, Clayton (N.Y.)

Diocèse d'Albany (N.Y.)

M. l'abbé L. O. Lavigne, Cohoes (N.Y.)
M. l'abbé Herman Baillargeon, Troy (N.Y.)
M. l'abbé Geo. Lizé, Glens-Falls (N.Y.)

ZELATEURS GENERAUX

M. le juge Hugo A. Dubuque, Fall River (Mass.)
M. J. H. Guillet, Lowell (Mass.)
M. Eugène L. Jalbert, Woonsocket (R.I.)
M. l'abbé Ambroise Vautier, ave Tulane, Nouvelle-Orléans (Le.)
M. le docteur D'Argy, Waterville (Me.)
M. Henri Burque, Nashua (N.H.)
Le R. P. J. M. Portal, S.M., Brunswick (Me.)
M. l'abbé Tancrède Beauregard, Linwood (Mass.)
M. Hector Belisle, Fall River (Mass.)
M. G. A. Boucher, Brockton (Mass.)
M. J. E. Bernier, Manchester (N.H.)
M. Jos. Lussier, Holyoke (Mass.)
M. David E. Lavigne, Springfield (Mass.)
M. Charles J. Martell, Boston (Mass.)
M. F. A. Ruest, Pawtucket (R.I.)
M. O. O. Lamontagne, Holyoke (Mass.)
M. Charles Lemaire, Lewiston (Me.)
M. J. N. Landry, Fall River (Mass.)
M. J. A. Boivin, Manchester (N.H.)
Le R. P. Gabriel Ménager, S.J., Université de Santa Clara (Californie).
M. Geo. Chabot, Saint [illegible] (Oregon).
M. L. J. Bachand, Vertefeu[illegible] (Chicago).

TRACTS

de la

LIGUE DE RALLIEMENT FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

I.—Le français dans le Connecticut (*Janvier*)
50 sous la douzaine; $4.00 le cent, port en plus.

II.—Le français dans nos écoles (*Février*),
Épuisé.

III.—La langue française et le Christianisme (*Mars*),
par Monseigneur GUERTIN, évêque de Manchester.
50 sous la douzaine; $4.00 le cent, port en plus.

IV.—Le français dans le New-Hampshire (*Avril*)

V.—Ce que les États-Unis attendent de nous (*Mai*),

VI.—Le français au foyer (*Juin*),

VII.—La Croisade des enfants (*Juillet*).

N. B.—L'on est prié de donner à l'avance les commandes pour les tracts, de façon que l'on sache à combien en porter le tirage.

EN VENTE AU SECRÉTARIAT DE LA LIGUE

CASIER 14

MANCHESTER, N.-H.

DÉPÔT PRINCIPAL AU CANADA:

L'ACTION FRANÇAISE, (Imm. la Sauvegarde)

MONTRÉAL